Class 272.1T Book L112
General Theological Seminary Library
CHELSEA SQUARE, NEW YORK

Purchased from the fund bequeathed to the Seminary by
EUGENE AUGUSTUS HOFFMAN, D. D.
DEAN 1879-1902

APOLOGÉTIQUE GÉNÉRALE

L. LABERTHONNIÈRE

Le Témoignage des Martyrs

BLOUD & Cie

S. et R. 642

LE TÉMOIGNAGE DES MARTYRS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A la même librairie

Théorie de l'Éducation, collection *Science et religion,* un vol..... **0 fr. 60**
Positivisme et catholicisme, un vol. 430 p... **3 fr. 50**
Autour de l'*Action française,* broch. 44 pages. **0 fr. 50**

Sous presse :

Sur le chemin du catholicisme, collection *Science et Religion,* un vol..... **0 fr. 60**

En préparation :

Descartes, collection de *la Pensée chrétienne,* un vol. 450 pages.

Apologétique générale

Le Témoignage des Martyrs

PAR

L. Laberthonnière.

PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & Cie
7, PLACE SAINT-SULPICE, 7
1 ET 3, RUE FÉROU, — 6, RUE DU CANIVET
1912

Reproduction et Traduction interdites

272.1 T
L112
93113

NIHIL OBSTAT

H. Lesêtre.

9 mars 1912.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 12ª Martii 1912.

P. Fages,

v. g.

Le Témoignage des Martyrs

Les martyrs occupent une place considérable dans la littérature chrétienne. Le caractère tragique de leur mort suffirait à lui tout seul pour expliquer l'intérêt qu'elle provoque. Mais leur mort a en outre essentiellement un caractère, une signification et une portée religieuses. Elle n'est pas seulement une souffrance endurée, un supplice subi, au récit duquel peut s'exercer notre pitié ; elle est une affirmation, elle est un acte. Elle ne pose pas seulement le problème de la destinée humaine, comme toutes les morts que nous voyons se produire, elle y répond. Par là, il semble qu'elle contient quelque chose du secret suprême auquel la vie humaine est suspendue. Elle est un drame qui se joue dans le temps, mais qui se présente comme ayant son dénouement dans l'éternité. Aussi, depuis les origines, les apologistes y ont-ils fait incessamment appel de toutes les manières. Mais, lors même qu'ils ne se sont pas abusés à en faire scolastiquement le terme d'une argumentation dialectique et abstraite, peut-être n'ont-ils jamais marqué avec assez de précision ce qu'il y fallait considérer et ce qu'il en fallait retenir. Voilà pourquoi il m'a semblé bon d'y ramener l'attention, pour tâcher de mettre en lumière ce qui caractérise le martyre et ce qui le constitue. C'est le livre récemment publié par M. Paul Allard qui m'en a suggéré l'idée (1). Ce livre est avant tout, il est vrai,

(1) *Dix leçons sur le martyre données à l'Institut Catholique de Paris*, par Paul ALLARD. — Préface de Mgr PÉCHENARD. — 1 vol. in-12, 371 p., Lecoffre, Paris, 1906.

une étude historique. Mais, après nous avoir fait connaître, avec sa compétence ordinaire d'historien, les causes des persécutions, le nombre des martyrs, les différents genres d'épreuves auxquelles ils furent soumis, après nous avoir décrit les formes singulières de leurs procès et les raffinements atroces de leurs supplices, M. Paul Allard en vient à nous parler de leur témoignage même, de ce qui, selon lui, en fut l'objet et de ce qui en fait la valeur. C'est à cela uniquement qu'ici je veux m'attacher, et ce que M. Allard en a dit me servira de point de départ.

I

L'objet du témoignage.

M. Allard commence par accorder à M. Boissier qu'il faut renoncer « à soutenir qu'on ne meurt que pour une doctrine vraie », parce qu'il reconnaît que l'histoire nous fournit de nombreux exemples d'hommes mourant « avec courage et bonne foi pour une doctrine fausse » (1). Et en conséquence ce serait à ses yeux mal raisonner que de vouloir conclure rigoureusement à la vérité de la doctrine catholique parce que des martyrs sont morts en disant qu'ils croyaient en elle. Ce n'est pas de cette façon que leur témoignage a une valeur probante : car ainsi ils ont seulement manifesté et exprimé leur opinion personnelle, leurs propres idées qui, comme telles, restent sujettes à caution, parce que, dit M. Allard « on n'est pas témoin de ses propres idées ». Mais, ajoute-t-il, « on est témoin d'un fait ». Et c'est « non d'une opinion, mais d'un fait, le fait chrétien », que les martyrs sont témoins. En cela précisément réside la valeur de leur témoignage. Et entre leur témoignage ainsi envisagé et « la mort des hérétiques qui refusent de renoncer à une opinion nouvelle, presque toujours étrangère à la tradition et destructive du fait chrétien, il n'y a pas de commune mesure, quand même la sincérité et le courage seraient égaux, la valeur du témoignage

(1) P. 311.

est toute différente, ou plutôt les premiers seuls ont droit au titre de témoins » (1).

Par ce détour, M. Allard en revient donc à dire lui aussi que l'hérésie et l'erreur n'ont point et ne peuvent point avoir de martyrs au sens étymologique du mot qui est celui de témoins, parce que l'hérésie et l'erreur ne sont que des opinions, des idées. Et si le catholicisme a eu de vrais martyrs, ce n'est pas non plus directement en tant que doctrine en laquelle on a manifesté qu'on croyait, c'est en tant que fait dont on a attesté la réalité. Ceci suppose que celui qui meurt pour une doctrine peut toujours être soupçonné d'illusion, d'entêtement, d'attache à son sens propre, parce qu'une doctrine, comme telle, est quelque chose de personnel, de subjectif; tandis qu'il n'en est pas de même quand il s'agit de celui qui meurt pour un fait, parce qu'un fait, comme tel et par lui-même, est au contraire quelque chose d'impersonnel, d'objectif. En conséquence, si celui qui meurt pour une doctrine n'en prouve pas la vérité, celui qui meurt pour un fait en prouve la réalité. M. Allard en appelle ici au mot de Pascal : « Je crois les histoires dont les témoins se font égorger. » Et il fait remarquer que Pascal « avec la précision mathématique de son génie » a eu bien soin de dire « histoires » mais non pas « doctrine ». Ce mot devient ainsi pour lui une sorte de principe et comme la majeure d'un syllogisme. Après cela il cherche à établir que c'est bien « en preuve d'un fait, parce que ce fait avait été vu et vérifié par eux », que les martyrs donnèrent leur vie, de telle sorte que la conclusion s'impose en toute rigueur de logique.

(1) P. 312.

Néanmoins, comme malgré tout ce n'est pas seulement à la réalité d'un fait qu'ils croyaient et qu'après eux nous avons à croire, mais aussi à la vérité d'une doctrine, M. Allard, pour compléter sa démonstration, est obligé de réintégrer la doctrine dans le fait, afin que la conclusion qui vaut pour le fait vaille aussi pour la doctrine. Et cette réintégration il l'opère en toute simplicité de la manière suivante : « Les témoins qui se font égorger, dit-il, attestent non une doctrine, mais une histoire, ou plutôt ils attestent à la fois une histoire et une doctrine et démontrent par leur mort, volontairement subie, que cette histoire et cette doctrine sont inséparables l'une de l'autre. C'est précisément cette identité du fait historique et de la doctrine, rendant, en quelque sorte, celle-ci vérifiable par celui-là, qui forme le caractère original du christianisme, etc. (1). »

Ainsi compris et ainsi utilisé, le témoignage des martyrs constituerait donc un argument irréfragable construit en bonne et due forme, une démonstration péremptoire, valant par elle-même et posant devant nous, une fois pour toutes, la vérité du christianisme. En tout cas c'est visiblement d'aboutir à un tel résultat que M. Allard est préoccupé. Et il en appelle pour cela à la précision mathématique du génie de Pascal.

Mais je regrette qu'il ne se soit pas plutôt souvenu que Pascal a distingué l'esprit de finesse et l'esprit de géométrie, et que c'est précisément avec cette pensée que l'esprit de géométrie ne s'applique pas aux choses morales et religieuses. Et c'est si vrai qu'il ne s'y applique pas, qu'à vouloir l'y appliquer on le déna-

(1) P. 320.

ture et qu'à la place de la précision mathématique dont on se flatte on introduit la confusion, une confusion d'autant plus grande qu'inévitablement on manque à cette logique même qu'on prétend cependant suivre avec une rigueur parfaite.

Aussi bien n'est-ce qu'en y manquant que M. Allard tire du raisonnement dans lequel il articule le témoignage des martyrs la conclusion à laquelle il tient : car rien sans doute n'est moins conforme à la logique que de commencer par séparer la doctrine chrétienne et le fait chrétien et de finir en disant qu'ils sont *inséparables*. Et ce n'est peut-être pas non plus davantage conforme à la logique d'affirmer qu'il y a *identité* entre le fait historique et la doctrine et que pour cette raison « celle-ci est vérifiable par celui-là ». Car, s'ils sont identiques, comment l'un peut-il servir à vérifier l'autre ? Le fait et la doctrine ne peuvent pourtant pas être d'abord deux choses et puis une seule et même chose selon les besoins du moment.

D'autre part il ne semble pas admissible qu'on puisse donner comme caractéristique essentielle des martyrs orthodoxes d'être morts pour attester un fait, par opposition aux autres qui ne seraient morts que pour une idée. Des faits on en rencontre partout, comme partout on rencontre des idées. Si un Mahométan parlait de ceux qui sont morts pour le Mahométisme, ne pourrait-il pas dire et ne dirait-il pas qu'eux aussi ont attesté un fait ? Il y a en effet une histoire dans le Mahométisme à laquelle croient les fidèles du Coran et qui est pour eux l'origine de leur religion. Et, à l'occasion de Pascal qui vient d'être nommé, qu'on se rappelle les Jansénistes. N'ont-ils pas érigé le miracle de la Sainte-Epine en fait qui les justifiait ? Et

n'entendaient-ils pas témoigner de leur croyance à la réalité de ce fait dans les persécutions qu'ils subissaient.

Il y aurait aussi toutes sortes de questions à soulever sur la manière dont M. Allard oppose le fait à la doctrine, sur l'espèce de défiance dont toute doctrine lui semble devoir être l'objet, parce qu'elle ne serait en elle-même qu'idée et opinion, et sur la confiance au contraire qu'il accorde au fait qui serait le réel et le solide qu'on voit et qu'on touche et qu'on ne discute pas. C'est ainsi qu'il parle du fait chrétien en bloc, comme si ce fait, avec le caractère qu'exprime maintenant pour nous le mot chrétien, avait été naturellement constatable à peu près comme est constatable la couleur du papier qui est là sous mes yeux. Tout cela suppose admis un certain empirisme historique d'après lequel on connaîtrait la vérité religieuse comme on connaît l'existence d'Alexandre et de César, parce que la vérité religieuse serait assimilable à un fait ou s'identifierait avec un fait. Les martyrs seraient des organes transmetteurs d'une valeur exceptionnelle, éprouvés et garantis contre tous les accidents. Par eux, à travers le temps, la réalité du fait deviendrait visible et tangible pour nous comme elle l'a été pour eux. Et la réalité du fait se confondant avec la vérité de la doctrine ou l'imposant par sa propre force, le christianisme se trouverait scientifiquement établi.

Je ne dirai pas que c'est moins simple, parce que s'il fallait suivre cette marche pour arriver à la connaissance de la vérité religieuse et y croire, ce serait en un sens fort compliqué. Mais c'est autre chose. Connaître la vérité religieuse, croire en Jésus-

Christ et, non pas seulement *savoir* que Jésus-Christ a existé, c'est tout différent que d'avoir constaté un fait ou de s'être assuré de sa réalité par des témoignages irrécusables (1). Puisque M. Allard avait commencé par distinguer le fait et la doctrine, il aurait dû s'en tenir à cette distinction. Seulement son raisonnement n'aboutissait plus.

Il y aurait lieu aussi de lui demander s'il est bien sûr qu'on peut ériger en axiome mathématique, comme il semble encore le supposer, que les histoires dont les témoins se font égorger doivent être crues purement et simplement. Si quelqu'un qui meurt pour une idée peut être soupçonné ou d'illusion ou d'entêtement, ne peut-il pas y avoir également illusion ou entêtement chez celui qui meurt pour un fait ? Et puis, quand on prend la peine d'attester un fait et de l'attester au point d'y sacrifier sa vie, est-ce que vraiment ce n'est point parce que, dans le fait, on découvre autre chose que le fait, autre chose que ce qui se voit et se touche ? Et si la seule matérialité du fait avait été en jeu, ni les bourreaux, sans

(1) Ceux qui constamment nous parlent de fait ne remarquent vraiment pas assez que ce qu'ils appellent ordinairement un fait, rien que par la manière dont ils y ont recours et dont ils le posent, est déjà gros d'une théorie ou d'une doctrine. Les historiens auraient certainement à profiter sous ce rapport et pour leur compte des analyses et des critiques qui ont été faites en particulier par MM. Bergson et Ed. Le Roy. Il serait nécessaire en outre de distinguer plusieurs ordres de faits ou plutôt peut-être plusieurs aspects sous lesquels les faits peuvent être envisagés. Et à ce titre il serait sans doute légitime de parler de faits spirituels. L'Incarnation par exemple est bien un fait ; mais ce n'est pas un fait qui, comme tel, se constate sensiblement. Elle implique évidemment du sensible, puisqu'il n'y aurait pas incarnation sans cela. Seulement pour la connaître et l'affirmer il faut dans et par le sensible, faisant corps avec lui, découvrir le spirituel. « On voit l'homme et on confesse le Dieu. » J'ai déjà moi-même essayé d'exprimer ce rapport en indiquant le mode, le caractère et la portée de l'interprétation qui intervient ici. Mais sur ce point on trouvera dans *Histoire et Dogme* de M. Blondel et dans une lettre du même auteur adressée au *Bulletin de Littérature ecclésiastique*, des précisions d'une netteté qui ne laisse rien à désirer. Qu'on veuille bien s'y reporter.

aucun doute, n'auraient songé à tuer, ni les martyrs à se faire tuer. Et M. Allard, du reste, l'a bien senti puisque, tout en prétendant que les martyrs sont morts pour un fait, il veut que leur mort, du même coup, vaille pour une doctrine. Mais passons.

Ce que je veux lui contester, c'est précisément que les martyrs soient morts pour un fait, mis à part d'une doctrine et attesté simplement comme tel dans sa matérialité. En ramenant à cela l'objet de leur témoignage M. Allard a cru donner à ce témoignage une valeur logique absolue en vue d'une conclusion déterminée. Cette valeur, il ne la lui a pas donnée, il ne pouvait pas la lui donner. Les quelques remarques que tout à l'heure j'ai faites, si brèves, si incomplètes qu'elles soient, ont dû suffire à mettre cela en évidence. Mais par contre — et c'est là ce qui devient grave — en jugeant que, pour procéder scientifiquement, il devait répudier le témoignage des martyrs considéré comme manifestation de foi en une doctrine, il en méconnaît la valeur morale qui est sa vraie valeur et sa valeur pratiquement efficace. Il rapetisse leur geste ; il le dépouille de son sens et de sa beauté rayonnante. Il rabaisse les martyrs à n'être plus en quelque sorte que des témoins de faits divers qui viennent devant un tribunal certifier qu'ils ont vu ceci ou cela, tel jour et en tel lieu, pour qu'on dresse procès-verbal de leur déposition.

M. Allard va peut-être penser que je le calomnie tout à mon aise et que je devrais savoir que, s'il a écrit l'histoire des persécutions, ce n'a pas été pour ménager son admiration aux martyrs ni pour diminuer l'importance et la grandeur de leur rôle. Aussi le sais-je bien. Et, le sachant, j'ai en effet besoin de lui

demander pardon de ce que je viens de dire. Mais je lui demande en même temps la permission de m'expliquer. Eh ! oui, assurément, M. Allard historien a bien vu et nous a bien dit ce qu'ont été les martyrs. Et que ceci au moins me soit une occasion de lui offrir mon modeste mais très sincère remerciement du soin et du talent qu'il a mis à les raconter. Vivant en quelque sorte au milieu d'eux, il a compris toute la beauté de leur attitude, il a sympathisé avec leur générosité, il a tressailli à leur élan sublime. Mais ce rayonnement de foi qui émane encore d'eux, cette affirmation de la vérité qui retentit encore jusqu'à nous, cette commotion d'âme qu'à distance ils provoquent encore, pourquoi M. Allard, qui s'y montre si sensible quand il parle en historien, les met-il systématiquement de côté quand il s'agit d'établir la valeur apologétique de leur témoignage ? Voilà ce que je lui reproche. Nécessité, dira-t-on, d'éliminer tout ce qui pouvait être entaché d'un caractère sentimental pour ne s'appuyer que sur le terrain solide de la réalité et ne marcher qu'avec le secours d'une logique éprouvée. Comme si le réel et le solide n'était que ce qu'on voit et ce qu'on touche ! Et comme si, en prenant simplement un tel point de départ, on pouvait arriver logiquement à l'affirmation de la vérité chrétienne ?

Non, il n'y a pas plus là de solidité dans le point de départ que de logique dans la démarche. Et d'une telle manière de l'utiliser, il ne résulte pour le témoignage des martyrs qu'un appauvrissement et même une dénaturation. L'illusion dont M. Allard est victime ne lui appartient sans doute pas en propre. Elle découle d'un point de vue auquel, sans plus même y penser, on a pris l'habitude de se placer ; elle fait

partie d'un état d'esprit. Mais ce n'est qu'une raison de plus de la dévoiler.

Si nous considérons d'abord les martyrs en eux-mêmes, dans leurs attitudes, dans leurs paroles, dans ce qu'ils ont manifesté de leur état d'âme, nous nous rendrons compte sans peine que c'est pour beaucoup plus que pour attester un fait, pris dans sa matérialité, qu'ils ont laissé voir qu'ils mouraient. Et même, pourrait-on dire, ce n'est pas du tout pour attester un fait ainsi entendu qu'ils sont morts, parce que cette attestation n'était pas nécessaire et qu'en tout cas ce n'a jamais été de la réalité d'un fait, d'un fait spatial et temporel, qu'ils ont eu à répondre.

M. Allard distingue deux sortes de martyrs. Il y a ceux de la première génération qui ont assisté eux-mêmes aux événements ou qui en ont été si près qu'ils doivent être acceptés comme des témoins immédiats : c'est avec ceux-là que s'est fondée l'Église, laquelle maintenant aussi est un fait, un fait qui continue et prolonge le fait primitif. Il y a ensuite les martyrs qui sont morts dans le cours des siècles et ceux encore qui mourront dans l'avenir. Le rôle des premiers aurait été d'attester la réalité des événements originels auxquels eux-mêmes avaient été mêlés et dont ils avaient une expérience directe. Le rôle des seconds qui ont été ou qui seront « trop loin du fait évangélique pour que leur attestation puisse ajouter à sa crédibilité » serait d'attester le fait de l'Église, fait toujours actuel qui est « l'évangile organisé et vivant » (1).

Mais comment M. Allard ne s'est-il pas aperçu que ce sont là des rôles qu'il imagine artificiellement, et que personne n'a jamais joué ni sans doute ne jouera.

(1) p. 320.

Pense-t-il vraiment, par exemple, que quelqu'un présentement puisse être appelé à attester que l'Église existe? Est-ce que ceci est en question et peut être en question auprès de qui que ce soit? S'il en est qui ne croient pas, est-ce parce qu'ils ne savent pas que l'Église existe et qu'ils ont besoin qu'on le leur apprenne? Non évidemment. Et si, sous des formes quelconques, il y a encore des martyrs qui souffrent, qui donnent leur vie, ce n'est assurément pas non plus parce qu'on veut leur faire nier l'existence de l'Église et que simplement ils s'y refusent. En vérité de cela il ne saurait s'agir.

Et quand nous regardons aux martyrs de la première génération, la même remarque s'impose. Ce n'est pas pour attester l'existence de Jésus-Christ devant les Juifs que meurt saint Etienne, le premier des martyrs. Là-dessus les Juifs qui le lapidèrent savaient aussi bien que lui à quoi s'en tenir. Et c'est autre chose et beaucoup plus qu'en mourant il confesse. On me dispensera de rappeler les textes. Et dans la suite, lorsque les chrétiens comparaissaient devant les tribunaux de l'empire et que les juges leur demandaient de renier le Christ, ce que ceux-ci voulaient, ce n'était pas de faire dire à ceux-là que le Christ n'avait pas existé ou qu'il n'avait pas accompli tels ou tels prodiges. Ceci, ils ne s'inquiétaient même pas de le mettre en question. Et ce n'est pas non plus à certifier, à authentiqner, en « témoins d'un fait » l'existence de Jésus-Christ ou la réalité de ses miracles que les chrétiens s'appliquaient devant leurs juges. Ce qui se dégage de leurs attitudes et de leurs réponses, — si diverses que d'autre part elles puissent être —, ce qu'ils affirment, ce qu'ils confessent directement, c'est

leur foi en Jésus-Christ et l'idée qu'ils se font de lui. Et c'est tout différent de la certitude empirique de son existence. Et c'est toujours là-dessus qu'ils sont condamnés.

Il semble que des exemples comme celui de Polycarpe, que cite entre autres M. Allard à l'appui de sa thèse, auraient vraiment dû au contraire éveiller son attention sur ce point. A l'injonction du proconsul de Smyrne lui disant : « Insulte le Christ, » Polycarpe répond : « Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers et il ne m'a jamais fait de mal ; comment pourrais-je injurier mon Roi et mon Sauveur ? » L'injonction et la réponse ne sont-elles pas aussi explicites l'une que l'autre en faveur de ce que j'avance ? C'est évidemment sa foi et non un fait matériel du passé que Polycarpe affirme directement. Le Christ n'intervient pas ici comme un personnage sur l'existence duquel il y aurait lieu de se prononcer. C'est à ce qu'il faut *penser* de lui que de part et d'autre on s'intéresse. Dans tous les cas on pourrait faire la même constatation. La *qualité* du Christ, ce qu'il est en lui-même et pour l'humanité, — et cela constitue une doctrine (1), — voilà ce qui est en question entre les martyrs et leurs juges, et non la *réalité* historique de son existence. Voilà sur quoi les martyrs se prononcent : ils disent ou laissent entendre que le Christ est pour eux la voie, la vérité et la vie. Voilà ce qui remplit leur cœur et leur esprit et ce qui déborde de leurs lèvres en confessions ardentes. Et c'est cela, pas

(1) Qu'il soit bien entendu que le mot doctrine ici ne signifie pas un système d'abstractions et que la doctrine n'est pas une chose qui se juxtapose ou se superpose à ce qu'on nomme les faits. Elle est le sens même des faits. A ce titre elle est impliquée dans les faits. Ce qu'on exprime par elle, ce ne sont pas des idées prises comme de pures subjectivités, mais la réalité vue sous son aspect intérieur.

autre chose, qu'on jugeait dangereux et que l'on condamnait.

Mais, répondront peut-être M. Allard et d'autres avec lui, la qualité du Christ n'implique-t-elle pas sa réalité ? Et n'est-ce pas aussi par sa réalité que sa qualité était connue de ceux qui le confessaient ?

Eh ! oui, sans aucun doute ; et j'espère bien qu'on ne me fera pas dire le contraire. J'ajoute même que M. Allard a raison quand il dit que les martyrs « attestent à la fois une histoire et une doctrine ». Toutefois il faut bien remarquer que ce n'est pas, comme évidemment il le suppose dans l'argumentation qu'il nous propose, parce que la connaissance de la réalité du Christ entraînerait d'elle-même la reconnaissance de sa qualité ou, pour parler à peu près son langage, parce que la certitude du fait, comme fait, s'identifierait avec la foi en la doctrine. Reconnaître la qualité du Christ, ce qui signifie croire en lui, affirmer ce qu'il est et non pas seulement qu'il a existé, ne peut en aucune façon être considéré comme le simple résultat d'une expérience sensible. C'est un acte vital, une démarche où toutes nos facultés entrent en jeu. Qu'il y faille une expérience ou l'équivalent d'une expérience qui soit comme une matière où d'abord l'on se prenne, personne ne le conteste ; cela constitue un concours extérieur qui vient nous chercher jusque dans la bassesse de notre vie inférieure et terrestre. Mais il y faut en outre un concours intérieur, une action se faisant sentir au plus profond de nous-mêmes et informant nos énergies pour la fin éternelle que nous confère notre solidarité avec le Christ. Et il y faut encore l'intervention de notre intelligence et de notre volonté s'appliquant à

comprendre et à accepter le don que nous avons à faire fructifier. Voilà tout ce qui entre dans la foi, dans la reconnaissance de la qualité de Jésus-Christ. Nous sommes loin d'une simple constatation empirique.

Et l'objet de la foi ainsi entendue — de la foi au sens chrétien, vertu théologale et principe du salut, — ce n'est pas, à proprement parler, l'humanité de Jésus-Christ, sa réalité historique et les événements qui l'ont constituée ; c'est sa divinité au sein du Père dont nous sommes faits participants et qui est la fin dans laquelle nous devons ensemble nous établir à jamais. L'humanité est le *moyen* par lequel la participation s'opère et se révèle à la fois, le *moyen* par lequel la fin est posée pour nous et en même temps rendue accessible à nos efforts. C'est pourquoi Jésus-Christ est appelé *médiateur*.

Il est évident que la fin n'est réelle et réellement accessible pour nous que si le moyen est réel également. Nous ne croyons *en* la fin qu'en croyant *au* moyen. Si Jésus-Christ n'avait pas existé, s'il n'était pas mort, s'il n'était pas ressuscité, nos espérances de vie divine seraient vaines, comme dit saint Paul, et à vrai dire, nous ne concevrions même pas d'espérances de vie divine. Mais pratiquement la réalité du moyen, en tant qu'elle occupe historiquement un moment dans le passé, prend pour nous sa vraie solidité et sa vraie consistance, après seulement qu'ayant été éveillés de notre torpeur par l'écho lointain que la tradition nous en apporte du fond des âges, nous avons prêté l'oreille à la voix du Maître intérieur qui y correspond et en avons accueilli la parole de vie dans notre âme. Car alors ce qui, du simple point de

vue de l'histoire, n'était qu'événements transitoires et fugitifs, se perdant dans la nuit des temps, toujours exposés en quelque sorte à être subtilisés par la critique, et en tout cas indéfiniment soumis à une enquête laborieuse qui ne saurait s'achever, apparaît au contraire comme se rattachant à quelque chose d'éternel, comme étant la manifestation même, l'expression même au dehors, de la réalité intérieure et spirituelle qui nous pénètre, et qui, en un sens, est plus nous que nous-mêmes, qui s'appelle la Vérité et dont nous vivons par la foi. « Les lointains d'autrefois, comme dit Ruysbrock, deviennent alors des voisinages. »

Si finalement, de cette façon, le fait chrétien et la doctrine chrétienne font corps, ce n'est donc pas que la certitude empirique du fait entraîne la foi en la doctrine : entre l'une et l'autre il y a un abîme ; c'est au contraire que la foi en la doctrine — et j'entends par là l'attachement effectif de l'âme à cette réalité intérieure et spirituelle qui nous anime, à cette Vérité qui illumine tout homme venant en ce monde — s'étend jusqu'au fait lui-même, le retire de l'humilité historique où, pour les profanes, il reste confondu dans la multitude infinie des autres faits, et le place, pour l'y contempler, dans la lumière indéfectible de l'éternité. C'est à cette condition et vu à cette lumière que le fait chrétien devient pour nous ce qu'il est. Et il n'en saurait être autrement : car le relatif ne saurait servir de fondement à l'absolu, ni ce qui passe fournir une garantie à ce qui demeure.

C'est quand on s'est élevé par la foi au point de vue de l'éternité qu'on dit avec saint Jean en parlant du Christ : « Nous avons vu et touché le Verbe de vie », tandis que les Juifs, eux, n'avaient vu qu'un corps

comme les autres corps. Et avec saint Ignace : « Je sais et je crois qu'il fut dans sa chair même après sa résurrection » ; tandis que pour ceux qui ne croient pas, ce ne fut là qu'un fantôme. Et si saint Jean et saint Ignace attestent ainsi un fait, comme le remarque avec insistance M. Allard (1), ce n'est pas du tout, comme sa thèse le comporte, un fait pur, un fait brut dans sa donnée expérimentale, c'est un fait interprété et restitué à son sens intime, à sa réalité spirituelle, un fait dans lequel ils trouvent incarnée la vérité éternelle du Christ ; et c'est leur foi en cette vérité qu'ils expriment.

Mais ce n'est pas le lieu de faire une théorie de la connaissance religieuse. Cependant il était nécessaire d'en dire assez pour nous dégager de l'empirisme historique auquel, plus ou moins explicitement, M. Allard se réfère, et pour montrer comment, en attribuant cet empirisme aux martyrs eux-mêmes, il en appauvrit, ainsi que je l'ai dit, et en dénature le témoignage.

Et c'est ce qui apparaît encore mieux si, après avoir considéré le sens que les martyrs, en bravant leurs juges et en mourant, attachaient à leurs témoignages, nous considérons ensuite l'action qu'ils ont exercée et de quelle manière ils l'ont exercée. Là, encore les exemples mêmes que cite M. Allard sont tout à fait significatifs. Prenons celui de saint Justin : « Lorsque j'étais encore disciple de Platon, raconte-t-il, entendant les accusations portées contre les chrétiens, et les voyant intrépides en face de la mort et de tout ce que les hommes redoutent, je me disais qu'il était impossible qu'ils vécussent dans le mal et dans la

(1) P. 312.

débauche.» Après avoir rapporté ces paroles, M. Allard ajoute : « L'intrépidité des martyrs lui démontra l'innocence de ceux qui partageaient leur foi, et cette démonstration acheva le travail intérieur commencé en lui par la comparaison des doctrines. » Pour corroborer cette observation il en rapproche les paroles suivantes de Tertullien : « Bien des hommes, dit celui-ci, frappés de notre courageuse constance, ont recherché les causes d'une patience si admirable ; dès qu'ils ont connu la vérité, ils sont devenus des nôtres et ont marché avec nous (1). » Et d'une façon générale, notant d'après certains détails et certains mots qui nous sont parvenus, comment s'exerçait l'influence des martyrs sur ceux qui assistaient à leur supplice, M. Allard signale que c'est toujours leur *manière de souffrir et de mourir* qui attirait l'attention et qui portait le premier coup pour la conversion. « Le peuple constatait avec surprise, dit la lettre de l'Église de Smyrne sur la mort de Polycarpe, la différence qu'il y a entre les infidèles et les élus (2). » « On a des exemples de geôliers convertis par *le courage et la douceur* des fidèles (3). »

Mais en tout cela on ne voit nulle part qu'ils soient pris pour « les témoins d'un fait », ni que ce soit la réalité d'un fait ainsi attesté qu'on appréhende directement sur leur témoignage. Ils apparaissent comme des hommes qui savent souffrir et qui savent mourir. On devine en eux une conception des choses et de la vie qui leur permet d'affronter avec une joyeuse confiance tous les accidents de ce monde et le pire de

(1) P. 332.
(2) P. 334.
(3) P. 433.

tous qui est la mort. Ils sont comme une doctrine vivante qui s'affirme et qui rayonne. Ce que la pauvre humanité cherche par ses efforts et ses agitations, à travers ses méprises et ses méfaits, pour s'y établir et y trouver la paix et la plénitude, ils montrent qu'ils l'ont trouvé. Mais à le voir il n'y a que ceux qui ont des yeux pour voir ; à en être touchés il n'y a que ceux en qui l'inquiétude de leur destinée domine le tumulte et l'attrait des choses extérieures. Et ceux-là ayant vu et ayant été touchés, parce que, déjà plus ou moins confusément au fond d'eux-mêmes, ils cherchaient, tandis que les autres retournent à leurs misères et à leurs passions, ceux-là se mettent en quête pour voir davantage. Ainsi s'opère la conversion qui les amène à connaître et à confesser explicitement Jésus-Christ dans sa double réalité éternelle et temporelle.

Seulement bien loin que ce soit la connaissance et la certitude historique du fait chrétien qui se dégage d'abord pour eux du témoignage des martyrs et qui les fasse aller à la foi, c'est au contraire la foi qui les oriente vers le fait chrétien et qui leur permet, en même temps que par lui elle s'explicite et se confirme, d'en reconnaître le sens et la portée.

Par foi, il est vrai, j'entends ici cet acte intime, cette disposition intérieure et vivante par laquelle, sans savoir encore le nommer, ils adhèrent à Jésus-Christ, se manifestant à travers les martyrs comme la vérité éternelle de la vie. Néanmoins c'est bien déjà la foi qui n'est encore sans doute que commençante, mais qui est déjà constituée dans son germe essentiel, et qui n'a plus qu'à vivre et qu'à grandir en utilisant tout ce qui lui sera offert intérieurement et extérieurement.

Et c'est si bien la foi que, même telle quelle, elle se suffit déjà pour s'affirmer et se manifester. Rien ne saurait être plus caractéristique à cet égard que le dernier exemple rapporté par M. Allard et emprunté aux *Annales de la Propagation de la Foi*. Pendant la persécution de 1888 dans la Cochinchine orientale, un païen vint se présenter chez un missionnaire, en lui demandant le baptême. « Pourquoi, dit le missionnaire, veux-tu te convertir ? — Parce que j'ai vu mourir les chrétiens et que je veux mourir comme eux (1). » Ce n'est pas une histoire qu'il avait apprise des chrétiens mourants, c'était la science de mourir. De l'histoire il ne savait rien. Mais il croyait en cette force dont il avait vu les chrétiens animés dans leurs supplices. Au fond du cœur il avait dit oui, et il marchait vers la lumière.

(1) P. 339.

II

La valeur du témoignage et son rôle apologétique.

Il faut donc admettre que les martyrs sont témoins, non d'un fait sensible considéré comme tel, mais d'une doctrine, d'une réalité spirituelle. C'est ce qui ressort de tout ce que nous savons d'eux et de ce que M. Allard lui-même nous en raconte (1). Ils ne sont même martyrs, devons-nous dire, qu'à cette condition : car on n'appelle de ce nom que les hommes qui meurent pour une cause, pour un idéal qu'ils ont conçu et qu'ils estiment plus que leur existence individuelle et terrestre. Que pour l'historien leur témoignage devienne en effet la preuve, au sens que ce mot prend en histoire (2), de la réalité temporelle des événements qui sont à l'origine du christianisme, certes, je ne le conteste pas. Mais, puisque peut-être il ne faut pas avoir peur de trop le redire, je le redis, ce n'est pas là ce qui est en question. Et ce que je veux avant tout marquer ici, c'est que le témoignage des martyrs déborde infiniment ce point de vue et

(1) Il est évident du reste que les mots « témoin » et « témoignage » qu'on trouve si souvent dans le Nouveau Testament, y sont à chaque instant et tout spécialement employés avec ce sens spirituel.

(2) En histoire une preuve est un fait dont la réalité constatée suppose la réalité d'un autre fait. En ce sens, les martyrs sont donc un fait qui se présente comme la suite d'un autre fait et à travers lequel cet autre peut être retrouvé. Mais il faut noter qu'en général cette reconstitution d'un fait dans sa teneur matérielle par d'autres faits qui en témoignent reste toujours, logiquement parlant, conjecturale. C'est ce qui explique les fantaisies auxquelles on se livre en cet ordre de choses, ou auxquelles on peut se livrer avec vraisemblance. Que n'a-t-on pas soutenu, que ne soutient-on pas au nom de l'histoire ? Voyez Strauss et voyez Renan.

qu'il le domine pour ainsi dire du haut de l'éternité.

Ce n'est pas en historiens qu'ils sont morts, pas plus que ce n'est en historien qu'on les regardait mourir : leurs préoccupations n'avaient rien de commun avec les petites préoccupations que nous nous donnons en nous spécialisant. Oui, assurément, ils confessent le Christ en mourant ; mais ce n'est pas seulement un Christ ayant existé dont ils avaient charge de transmettre le souvenir, c'est un Christ existant ; ce n'est pas un Christ du passé, c'est le Christ permanent qui était hier, qui est aujourd'hui, qui sera demain, à la fois du temps et de l'éternité ; ce n'est pas un Christ absent et parti au loin, c'est le Christ présent qui vit en eux et en qui ils vivent. Avec lui et par lui, au-dessus des réalités fugitives et décevantes de l'espace et du temps qui sont la figure du monde, ils ont découvert la réalité intérieure et spirituelle qui ne passe pas et qui ne trompe pas ; ils en attestent la vérité et la bonté. Ils s'appuient sur elle ; ils en font la pierre angulaire qui soutient inébranlablement leur existence renouvelée, cette existence où l'on entre par la seconde naissance dont parle l'Évangile. Les sentences de leurs juges et les glaives de leurs bourreaux ne sauraient les y atteindre. Ils ne craignent plus ceux qui n'ont prise que sur le corps et qui ne peuvent rien sur l'âme. Ils sont avec le Christ, et le Christ est avec Dieu, et Dieu est, et rien ne l'empêchera d'être. Voilà ce que signifient leur résignation, leur douceur, leur courage, leur sérénité et aussi les paroles d'eux qu'on nous rapporte. Ils sont dans le temps des témoins de l'éternité, dans la mort des témoins de la vie. Ils ne se disent pas seulement, ils se montrent immortels, puisqu'ils agissent comme si la mort dans

le temps n'était rien pour eux. Et ils se trompent bien sottement ceux qui les prennent pour des pessimistes acceptant de mourir par dédain ou par haine de l'existence. Non, ce n'est pas de désespoir ou de haine qu'ils sont remplis, c'est d'espérance et d'amour. Ils ne vont pas au néant, ils vont à l'être. C'est l'être, c'est la certitude d'être qui en eux s'épanouit magnifiquement.

Mais aussi, et il importe de le noter, leur témoignage considéré dans son objet, ne diffère pas du témoignage que chacun de nous en vivant est appelé à rendre. Il a le même sens, il a la même portée que celui qu'ont rendu tous les saints et tous ceux qui, à un degré quelconque, dominant les péripéties, les passions et les misères de l'existence terrestre, se sont éclairés à la vérité éternelle et alimentés à l'éternelle bonté.

Il n'en diffère que par les circonstances extérieures. D'un côté comme de l'autre il y a le renoncement, le sacrifice par lequel s'accomplit la renaissance spirituelle ; il y a la mort enfin par laquelle tous nous devons passer. Mais tandis que les uns l'acceptent quand les fatalités naturelles la leur imposent et qu'elle est inévitable, de telle sorte que leur acceptation, si manifeste et si édifiante qu'elle puisse devenir, reste comme le secret de Dieu ; les autres l'acceptent quand ils seraient à même de l'éviter, et ils l'acceptent en pleine vie, souvent en pleine jeunesse. Sans doute encore cette acceptation, par la liberté et la générosité dont elle témoigne, ressemble aussi à l'acceptation des sacrifices journaliers que les autres s'imposent, non moins librement et non moins généreusement, pour réaliser leur idéal. Mais ce que ceux-ci ne font en

quelque sorte que peu à peu, jour par jour, au milieu du train ordinaire des choses humaines, ceux-là le font en une fois, se dressant en face des puissances de ce monde et refusant de plier devant elles. Au lieu d'être dispersé, leur témoignage est comme condensé. Et, par le conflit dans lequel il se produit, il prend un caractère tragique qui en accentue et qui en marque aussi fortement que possible la signification. C'est de là que lui vient sa valeur spéciale de prosélytisme et de propagation. Il brille avec l'éclat et la soudaineté de l'éclair. Bon gré mal gré il faut le remarquer. Et les cœurs qu'il ne touche pas, il les endurcit.

Mais si l'on examine comment il agit et comment il est utilisé, on verra sans peine que ce n'est nullement comme terme d'un syllogisme dans lequel il s'articulerait pour produire, par une conclusion catégorique, une prise définitive de la vérité. S'il en était ainsi, une fois qu'on l'aurait utilisé, ce serait fini : on l'épuiserait du premier coup et il n'y aurait plus à y revenir. En voulant en tirer de cette façon la preuve du fait chrétien et par le fait chrétien de la vérité chrétienne, c'est à cela que M. Allard le réduit, conformément à une méthode que nous connaissons bien et qu'on préconise sous le nom de méthode historique. Nous avons vu comment par là il l'appauvrissait et le dénaturait en le détournant de son objet véritable. Mais on l'appauvrirait et on le dénaturerait tout autant si, quel que soit l'objet qu'on lui attribue, on essayait d'une manière quelconque de s'en servir pour établir une démonstration, au sens logique du mot, de la vérité de cet objet.

J'ai dit qu'au lieu d'être simplement l'attestation

d'un fait, il avait essentiellement pour objet une doctrine. Mais sur la manière dont il atteste cette doctrine et sur le rôle de cette attestation pour la diffusion de la vérité dans le monde, il ne faudrait pas non plus qu'on se méprît. Y voir l'expression d'une doctrine achevée, définie totalement et définitive dans ses formules, dont il serait le transmetteur à fidélité irrécusable, de telle sorte qu'il l'imposerait par sa propre force et qu'il n'y aurait rien de plus ni rien de mieux à faire que de la recevoir de lui passivement, ce serait encore le prendre pour ce qu'il n'est pas et lui demander ce que nous n'avons pas le droit d'en attendre, — ce que du reste il ne peut pas donner.

Et aussi est-ce plus qu'il peut donner et plus qu'il faut lui demander. Par tout ce qu'il contient il est quelque chose d'infini et d'inépuisable. On peut y revenir sans cesse et sans cesse y trouver plus qu'auparavant. C'est que, s'il a pour objet une doctrine, en réalité il est une foi. Il n'y a pas de foi, il est vrai, sans doctrine. Seulement la doctrine en tant qu'expression de la foi lui est toujours inadéquate ; elle n'en représente qu'un moment, parce que pour s'exprimer, pour se mettre dans des concepts et dans des mots, elle s'arrête comme si elle avait atteint son terme ; tandis que la foi, participation consentie à l'action de Dieu en nous, réponse à son appel, est une démarche intime et vivante qui a toujours en elle du mouvement pour aller plus loin et qui ne subsiste qu'en s'efforçant, avec ce qu'elle connaît de vérité, d'en connaître toujours davantage. Et la doctrine ne vaut, elle n'est vérité substantielle qui éclaire et qui soutient, que par la foi qui l'anime ; sans la foi elle n'est que conceptualisme mort ou verbalisme vide, une idée, au sens que M. Allard donne à ce mot.

Mais la foi, démarche intime et vivante, est toujours l'acte d'un sujet déterminé. A ce titre elle est essentiellement personnelle, incommunicable (1). La foi de l'un ne devient jamais par elle-même la foi de l'autre. Chacun croit et ne peut croire que pour son compte. Les martyrs ont beau se dresser devant nous avec leur témoignage de foi, il n'y a ni démonstration, ni moyen d'aucune sorte qui puisse faire, par sa propre vertu, logiquement ou mécaniquement, que leur foi devienne la nôtre. Néanmoins en se manifestant, en s'exprimant, en agissant, cette foi continue et renouvelle la révélation du Christ. A travers la vie humaine et mortelle, par cette vie même, elle affirme la vie divine et éternelle. Son témoignage est là désormais, retentissant du fond des âges à nos oreilles et se répercutant au plus intime de nous-mêmes. Il n'agit pas seulement comme un flambeau qui nous éclaire quand nous cherchons. En s'amplifiant et en se prolongeant il constitue comme un milieu spirituel dans lequel nous naissons et nous vivons, une sorte d'atmosphère chaude et lumineuse qui nous enveloppe et nous pénètre, une vibration qui suscite nos inquiétudes d'âme et nous oriente vers l'éternité. Il agit comme une grâce. Et en réalité c'est une grâce ; et il faut même dire qu'ajouté au témoignage de Jésus-Christ et le continuant, il est la grâce qui nous sollicite et nous presse à la fois du dehors et du dedans.

A ce point de vue les martyrs sont pour nous,

(1) Ceci n'empêche pas qu'à un autre titre elle est au contraire essentiellement communicable ; il ne faudrait pas qu'on m'accusât de le méconnaître. Il n'est personne qui puisse croire sincèrement sans chercher à faire partager sa foi, sans travailler à éclairer les autres. La vérité n'est pas un bien qu'on veut pour soi tout seul. On ne la veut vraiment pour soi qu'en la voulant aussi pour les autres. Mais on ne peut pas la vouloir à leur place : et c'est ce que je signifie en la disant ici incommunicable.

comme tous ceux qui ont cru, des frères en humanité qui, ayant trouvé le chemin du salut, nous invitent à les suivre.

Ce qui les différencie, c'est que leur geste d'appel est plus énergique, leur voix plus forte et plus ardente. Leur sang crie vers nous, pourrions-nous dire, non pas vengeance, mais foi, espérance et amour. A les regarder nous nous éclairons à leur lumière ; à nous rapprocher d'eux par l'âme nous nous fortifions à leur force. Ils sont comme ceux qui marchent en avant dans une bataille : ils ouvrent la voie aux autres et les entraînent. Voilà leur rôle. Ils n'ont jamais fini de le remplir auprès de nous, et il est essentiel ; car, si en un sens, comme tout à l'heure je le faisais remarquer en insistant, croire est pour chacun de nous son œuvre toute personnelle, et si la solution du problème de sa destinée appartient en propre à chacun, ce n'en est pas moins par le concours de tout le reste, avec la répercussion en nous de toutes les vies qui nous ont précédés et qui nous entourent, que tout d'abord le problème se pose et qu'ensuite nous pouvons travailler à le résoudre.

Et rien que par là on entrevoit la raison d'être de l'histoire. Elle a pour objet de nous rendre présent le passé, d'intégrer dans notre conscience actuelle la conscience de l'humanité qui a vécu avant nous, avec toute la variété de ses expériences de vie, avec tout ce qu'elle a fait et tout ce que Dieu a fait en elle afin que nous en puissions bénéficier. Mais l'histoire n'est autre chose qu'un amusement ou qu'un leurre qu'à la condition que nous y introduisions une préoccupation plus haute que de connaître le passé. A vouloir se suffire avec elle on ne peut que se perdre et se dis-

soudre dans la poussière infinie des détails et des instants qui matériellement la composent. Et quand on en veut faire par elle-même un moyen d'aller à la vérité, au sens philosophique et religieux du mot, à la vérité qui est lumière intérieure et sens de la vie, je ne crains pas de dire qu'ainsi on se détourne au contraire de la vérité.

C'est qu'en effet on ne va pas à la vérité, comme dans ce cas on le suppose, par une enquête qui consisterait à aller du moment du temps où l'on est à un moment antérieur où la vérité serait. La vérité n'est pas chose du temps. Ce n'est pas plus par un déplacement temporel que par un déplacement spatial qu'en définitive on la trouve ; mais, si l'on me permet cette métaphore, c'est par un déplacement intérieur, en allant du temps à l'éternité ; car la vérité est chose de l'éternité. Et c'est précisément comme telle qu'elle est *salutaire :* elle nous *sauve* des misères du temps en nous les faisant dépasser et dominer. Il n'y a pas de connaissance vraie de la vérité, il n'y a pas de foi en elle, de foi efficace et vivante, sans un travail et une transformation intérieurs, sans une orientation nouvelle du cœur et de l'esprit amenant un changement de perspective. A cela aucune enquête, aucune démarche extérieure ne peut suppléer.

Les historiens qui veulent être apologistes sont exposés à n'y pas prendre garde. Et voilà comment il arrive que c'est avec des enquêtes et des démarches extérieures qu'ils s'imaginent réussir. Sans qu'ils s'en doutent ils matérialisent la vérité ; ils se la représentent comme un objet de l'espace et du temps qui se trouverait ici ou là et sur lequel on pourrait mettre la main une fois pour toutes. Mais ainsi ils ne vont tout

au plus qu'à son ombre, aux traces qu'elle a laissées en se manifestant dans le monde. Ils la poursuivent à rebours du chemin qu'elle suit : ils la cherchent en arrière tandis qu'elle est en avant, en bas tandis qu'elle est en haut.

Si nous devons avoir recours à l'histoire, — et je considère pour mon compte que c'est indispensable à tous les points de vue —, ce ne doit donc pas être avec la prétention de trouver par elle la vérité. Et quand je dis : trouver la vérité, je l'entends dans le sens de réaliser en soi la foi dont on vit. Mais ce doit être en vue d'utiliser tout ce qu'elle nous apporte pour chercher la vérité à notre tour et nous incorporer à elle. L'histoire ne ressuscite pas le passé pour que nous le connaissions comme tel : car nous n'en finirions jamais ; et, enfoncés dans ses labyrinthes sans issue, il nous serait impossible d'en sortir. Elle ressuscite le passé pour qu'à travers lui nous entendions la voix de l'éternité dont l'humanité a tressailli et pour qu'avec son concours nous fassions à notre tour, en nous-mêmes, dans notre vie et spirituellement, l'œuvre de vérité qui nous délivrera. C'est une orientation qu'il faut tirer d'elle ; et ses constatations ne valent que par l'orientation qu'on en tire. Son rôle n'est pas de nous ramener au passé, mais de ramener le passé à nous et de tout rattacher au « siècle à venir ». Et il ne devient pas moindre pour cela, bien au contraire, puisqu'ainsi par elle nous entrons en possession de l'immense capital intellectuel, moral et religieux que l'humanité a précédemment accumulé, et qu'au lieu de nous servir à redescendre indéfiniment dans la multiplicité indéfinie des détails qui remplissent le temps, elle nous sert à reprendre et à continuer la montée vers l'idéal éternel.

III

Les conditions du martyre.

Le témoignage de l'histoire ainsi compris se trouve donc, au point de vue religieux, précisé avec netteté quant à son objet et quant à son rôle : essentiellement spirituel en effet par son objet, puisque, en définitive, à travers la matérialité du fait, c'est sur ce que le fait manifeste et exprime qu'il porte, il ne l'est pas moins par son rôle, puisque son rôle est de mettre tout le passé à notre disposition, afin que nous le fassions servir à l'œuvre spirituelle du salut qui est pour nous la seule chose nécessaire. Mais en outre et en même temps, il s'élargit en quelque sorte à l'infini. Au lieu de venir seulement de quelques points de l'espace et du temps, il vient de tous les points à la fois, sous des formes variées, à des degrés différents, ici enveloppé et s'ébauchant à peine, là explicite et se formulant en pleine connaissance de cause.

Une des préoccupations de M. Allard en réduisant le témoignage des martyrs à n'être que le témoignage matériel d'un fait, ç'a été de pouvoir dire qu'il n'y a de vrais martyrs que dans l'orthodoxie seule, pour cette raison que dans l'orthodoxie seule on est mort pour un fait, tandis qu'ailleurs on ne serait mort que pour une idée. Le nombre de ceux qui méritent le nom de martyrs et dont le témoignage a une valeur et une portée se trouve ainsi très limité. Outre ce que la distinction a d'artificiel, ainsi que nous l'avons vu,

elle dénote un embarras singulier. Et ce qui précède m'amène à signaler cet embarras pour dépasser définitivement le point de vue d'où il s'engendre. Il n'est pas nouveau, ni spécial à M. Allard. Il s'est souvent produit et se produit encore de façons diverses.

Il consiste à s'étonner, à s'inquiéter, à se scandaliser même de la bonté et de la vérité qu'on peut rencontrer chez les hommes qui, extérieurement, ne se rattachent point à Jésus-Christ ou à l'Église. C'est ainsi que jadis un saint Augustin, si large pourtant et si compréhensif à d'autres égards, en arrivait à dire que les vertus des païens n'avaient été que des apparences qui dissimulaient des vices. On craint que ceux qui agissent bien et qui pensent bien, sans savoir confesser Jésus-Christ ou sans appartenir à l'Église visible, témoignent contre par le fait même, comme s'ils étaient la preuve qu'on peut s'en passer.

Et c'est tout à fait logique : car du moment où l'on considère la vérité de Jésus-Christ enseignée par l'Église comme un fait, ou comme quelque chose d'extérieur qui ne pourrait être connu et participé que par la connaissance d'un fait résultant d'une enquête dans le temps et d'un contact pour ainsi dire matériel et sensible, il est évident que tous ceux qui ne confessent pas Jésus-Christ de bouche et qui n'appartiennent pas officiellement à l'Église, en apparaissent comme radicalement détachés. Et il en résulte que la bonté qu'ils sont et que la vérité qu'ils pensent deviennent en effet fort embarrassantes pour les apologistes qui de ce point de vue veulent maintenir quand même — et en cela du reste ils ont parfaitement raison — qu'il n'y a de bonté et de vérité que par Jésus-Christ et dans l'Église. Elles sont pour eux comme un démenti catégorique.

Et voilà pourquoi ils éprouvent le besoin de s'en détourner, de les méconnaître, de les nier.

Rien de plus étrange assurément que cette façon de circonscrire la bonté et la vérité et, sous prétexte de les bien posséder et de les avoir bien à soi, de se mettre dans la nécessité de n'en pas voir les manifestations chez les autres. On devrait se demander comment une vérité et une bonté qui ainsi seraient exclusives de la vérité et de la bonté peuvent encore mériter le nom qu'on leur donne.

Mais, aussi, ne sommes-nous pas soumis à de pareilles alternatives et n'avons-nous pas à faire de ces choix meurtriers. Partout où se produit de la bonté, partout où s'exprime de la vérité, c'est pour et non pas contre Jésus-Christ et l'Église qu'on témoigne, c'est leur œuvre qu'on fait.

M. Allard reconnaît que des hérétiques condamnés et suppliciés parce qu'ils étaient hérétiques, sont morts « avec courage et bonne foi » (1). Seulement, faisant tout de suite abstraction de ce courage et de cette bonne foi, pour ne retenir que leur hérésie qu'il appelle leur idée, il se refuse à voir en eux des martyrs. Mais pourquoi ne retenir que leur hérésie ? Admettons qu'elle n'était que leur idée et que par suite il ne faille voir en elle que du négatif. Leur courage et leur bonne foi en tout cas étaient positifs. Pour être du courage et de la bonne foi, ils s'inspiraient de quelque chose de bon et de quelque chose de vrai ; ils avaient un sens et une portée ; ils étaient méritoires et par conséquent salutaires. Et en effet on ne les conçoit pas autrement qu'impliquant la foi en un

(1) P. 311.

idéal, c'est-à-dire en une réalité éternelle à laquelle généreusement se sacrifiait leur individualité temporelle ; et tandis qu'au dedans ils étaient une participation à cette réalité, ils en étaient une affirmation au dehors, ils l'attestaient à la face du soleil et des hommes. Ceux qui ont eu ce courage et cette bonne foi ont donc, en cela, suivi le chemin du salut ouvert par Jésus-Christ à l'humanité et dans lequel l'Église a pour mission et pour fonction de nous diriger. Et, en le suivant eux aussi, ils l'ont montré aux autres. En leur conscience ils sont morts pour la vérité. Et si néanmoins d'autre part, ils n'ont eu de cette vérité qu'une idée incomplète, ou si même dans leur manière de s'exprimer ils l'ont dénaturée, ce n'est pas à ce qu'ils ont pensé et à ce qu'ils ont dit explicitement qu'il faut regarder, mais à la générosité qui les animait et à l'intention qui dans leur erreur même les faisait déjà vivre de la vérité.

Les intentions, il est vrai, absolument parlant, ne tombent pas sous nos prises. Elles sont du ressort de Dieu. Et il ne s'agit pas non plus pour nous d'en juger à sa place. Nous nous contentons des apparences. Mais quand les apparences sont aux intentions sincères, hautes, désintéressées, c'est suffisant pour que nous puissions, en admirant et en sympathisant, utiliser le témoignage, d'où qu'il vienne, qu'elles nous fournissent.

Toutefois, en disant en général que nous n'avons pas le droit de refuser à ceux qui sont morts dans l'hérésie, et pour cette seule raison, le nom de martyrs, je n'entends pas non plus que pour cette seule raison il faille le leur accorder. Outre qu'en dernière analyse lorsqu'il s'agit des individus, ce qu'ils sont et ce qu'ils

valent reste toujours le secret de Dieu, ce qui est en question ici ce n'est pas de savoir quels sont ceux qui ont été martyrs, mais en quoi le martyre consiste et quel est son rôle dans la vie morale et religieuse de l'humanité. Et ce serait le cas de redire la parole fameuse : Dieu saura bien reconnaître les siens ! Non pas certes pour en tirer la justification odieuse des inquisiteurs et des bourreaux et leur permettre d'en prendre à leur aise, mais, — puisqu'il y a toujours eu et puisqu'il y aura sans doute toujours sous mille autres formes des inquisiteurs et des bourreaux, même parmi ceux qui se récrient le plus fort contre eux, — pour rappeler, à l'éternelle consolation de leurs victimes, qu'après tout ce ne sont pas elles qui sont à plaindre et que la puissance est bien courte de ceux qui tuent le corps et ne peuvent rien sur l'âme.

Il ne suit pas de là toutefois que pour être martyr c'est assez d'être victime et de subir la violence. Si dur que cela paraisse, on le serait à trop bon marché. Ce n'est pas de souffrir et d'affronter qui compte, c'est la manière dont on souffre et dont on affronte. On est martyr par les dispositions qu'on y apporte. C'est de l'âme que ceci relève et non du corps. Mourir avec la haine au cœur ou le mépris, en blasphémant ou pour braver les hommes, ou simplement par orgueil et parade, quelle que soit la cause dont on se proclame le champion, ce n'est pas être martyr : car alors on ne témoigne en effet de rien de plus que de soi-même ; on se concentre en sa chétive individualité ; on la dresse contre tout le reste au moment même où elle va disparaître ; et on n'aboutit ainsi qu'à rendre plus manifeste son impuissance et plus complet le triomphe de ses ennemis. Mourir au contraire en pardonnant à ses

bourreaux, en aspirant à leur faire voir par sa mort même la lumière à laquelle intérieurement on s'éclaire, non seulement sans colère et sans haine, mais avec douceur et avec amour, non pour se montrer aux hommes mais pour leur montrer Dieu, c'est là être vraiment martyr ; car, alors, par la mort acceptée, par le sacrifice qu'on fait sereinement de son individualité temporelle, on témoigne d'une réalité indéfectible en laquelle on est assuré que l'être et la vie ne manqueront pas. On passe à travers la haine, on passe à travers la mort, on les domine et, malgré elles, au-dessus d'elles, on affirme l'amour et la vie (1). Ceux qui ont été condamnés et suppliciés dans ces dispositions, si hérétiques qu'ils aient pu être d'autre part, n'en sont pas moins par là des témoins de la vérité dans le monde. Ils la confessaient mal des lèvres sans doute, mais ils la confessaient bien dans leur cœur. Et s'ils se sont trompés, leur erreur était tout de même moins grave que celle de leurs juges. Car ceux-ci — quelle qu'ait été leur intention et bien qu'il n'appartienne non plus à personne de leur refuser la bonne foi — avaient beau rester fidèles à la lettre de l'orthodoxie, en défendant la vérité juridiquement, comme on défend des intérêts matériels, et en voulant la faire régner par la force, comme règne un César, ils n'en trahissaient pas moins lamentablement l'esprit par leurs actes extérieurs. Quand on croit à la vérité et qu'on l'aime et qu'on veut la faire aimer, on vit pour elle, on meurt pour elle, mais on ne tue pas pour elle.

Et qu'on ne fasse pas signifier à ces réflexions que l'orthodoxie des pensées et des paroles est indiffé-

(1) On voit combien se trompent ceux qui, dans un intérêt de parti, pour déclarer que quelqu'un est martyr, ne consilèrent que ceux qui l'ont fait souffrir et mourir, sans même regarder à la manière dont il a souffert et dont il est mort.

rente et que, pourvu que l'on confesse la vérité dans son cœur et par sa vie, il importe peu de la confesser aussi des lèvres. Ce serait une autre façon de la trahir. On ne la confesse réellement et efficacement dans son cœur et par sa vie que si on aspire et on travaille à savoir la confesser en pensées et en paroles. N'y être pas encore parvenu n'est pas du tout la même chose que de chercher à y parvenir. L'aube commençante d'un jour encore indécis ne vaut pas pour se diriger la pleine lumière du soleil de midi. Et si on marche à sa lueur en attendant mieux, c'est parce qu'on désire et qu'on pressent la pleine lumière qu'elle annonce et qu'elle prépare. Vouloir s'en contenter ce serait méconnaître ce qu'elle est et déjà y fermer les yeux (1).

Si donc partout où apparaît la foi en un idéal pour lequel, le cas échéant, on sacrifie sa vie et par lequel on est patient, doux et fort dans l'épreuve, nous pouvons voir un témoignage, j'allais dire une révélation, de la vérité du Christ et de l'Église, ce n'est pas que ce témoignage soit suffisant par lui-même et que par lui-même il puisse devenir adéquat à son objet. Mais il est une préparation, un commencement, une ébauche du témoignage plus complet, de la révélation explicite

(1) A ce point de vue il y a deux sortes d'erreurs : d'une part les erreurs qu'on subit par solidarité avec le milieu dans lequel on est né et on vit ou par suite de réactions que produisent les circonstances, mais dont par l'orientation prise et par l'effort commencé on travaille à se dépouiller : erreurs matérielles, pour ainsi dire, constituant sans doute un poids qui pèse sur l'esprit et qui l'entrave, mais dont l'esprit néanmoins, s'il en a encore la charge, n'a déjà plus la responsabilité, en raison de ses dispositions intimes et du mouvement qui le porte plus loin. D'autre part, au contraire, les erreurs auxquelles on est attaché, auxquelles on se plaît et qu'on veut à travers l'une quelconque des formes de l'égoïsme : erreurs formelles celles-là, auxquelles l'esprit s'enchaîne en leur donnant pour se duper, du mieux qu'il peut, des airs de vérité et auxquelles il ramène même, l'occasion s'offrant et comme par un mouvement en arrière, les formules les plus authentiques de l'orthodoxie.

que Jésus-Christ en vivant et en mourant nous a donnée lui-même, que les martyrs authentiques ont reprise pour leur compte et que l'Eglise continue d'expliciter et de propager. Bien loin donc que les apologistes aient le droit d'en être embarrassés, d'en avoir peur et de la réléguer dans l'ombre, c'est une de leurs tâches au contraire d'en découvrir toutes les manifestations, de les recueillir et de les mettre en lumière. Non, il n'est pas à craindre qu'une diminution de la vérité du Christ en résulte à nos yeux, ni qu'une atteinte soit portée ainsi à sa solidité. Elle s'en trouve au contraire amplifiée sans mesure, par un prolongement et un élargissement infinis de perspective qui font que nous la voyons se lever à tous les horizons. Et, par suite, pour qui sait regarder, c'est à son éternité qu'apparaissent appuyés tous ceux qui ont été vraiment forts et vraiment bons.

A ce point de vue je comprends donc qu'on dise, pour reprendre une phrase de Mgr Péchenard dans la préface qu'il a écrite pour le livre de M. Allard : « Le martyre... est la propriété exclusive du Christianisme. Pas de martyr de la philosophie, pas de martyr du paganisme, pas de martyr proprement dit même dans le judaïsme (1). » Toutefois c'est à la condition de l'entendre, non pas en ce sens qu'il n'a pu y avoir de martyrs, — c'est-à-dire d'hommes ayant sacrifié leur vie avec les dispositions que j'indiquais tout à l'heure, — que dans et pour l'orthodoxie explicite de l'Église catholique ; mais en ce cens que tous ceux, quels qu'ils soient, en quelque temps et en quelque pays qu'ils aient vécu, qui ont sacrifié ainsi leur vie, ont témoigné de la vérité du Christ et de son Église. Ils

(1) P. VII.

ont dit à leur façon ce que nous devons être et par conséquent ce que nous sommes. Leur conduite contient toujours l'affirmation énergique, quoique peut-être très implicite, de notre origine, de notre destinée et du rapport dans lequel nous sommes avec le principe de notre être.

Si, en effet, nous regardons aux renoncements qu'ils ont pratiqués, aux sacrifices qu'ils ont faits, aux sentiments qui les ont animés, il apparaîtra qu'eux aussi imitent et reproduisent Jésus-Christ, qu'eux aussi vont du temps à l'éternité. Par le mouvement de leur âme se détachant généreusement des choses qui passent, ils retournent, pouvons-nous dire, au Père céleste sans savoir encore le nommer. Ils se montrent les fils de la Bonté essentielle. En se confiant à elle ils l'affirment, non seulement en paroles mais en actes ; et ils affirment du même coup le rapport de filiation dans lequel ils sont avec elle. C'est ce rapport même qu'ils vivent. Et puisque ce rapport n'existe que par Jésus-Christ, c'est donc que sa vérité est là, déjà accueillie, déjà illuminante et efficace.

A nous qui la connaissons d'autre part, il appartient de l'y reconnaître et, en l'y reconnaissant, de dominer enfin l'alternative ruineuse dans laquelle autrement on reste si malencontreusement embarrassé. Du moment en effet qu'on ne veut voir et qu'on ne sait voir la vérité de Jésus-Christ que là où elle s'exprime explicitement et se confesse de bouche, il n'y a plus de milieu : ou bien ceux qui ne l'ont pas confessée de bouche ont eu néanmoins assez de lumière pour éclairer leur vie d'une façon salutaire ; et alors c'est ailleurs qu'en Jésus-Christ qu'ils l'ont puisée, c'est sans lui qu'ils se sont sauvés ; et il en résulte que de lui on peut

se passer, et c'est le pélagianisme : ou bien ce n'est qu'en apparence qu'ils ont été éclairés, et leurs vertus ne furent, comme on l'a dit, que vices déguisés ; et alors ce ne sont plus que des êtres voués aux ténèbres et à la mort éternelles par destination même, et c'est le jansénisme.

Mais c'est tout différent quand on sait voir la vérité de Jésus-Christ dans la vie même de l'humanité, la travaillant et s'y faisant jour progressivement de tous les côtés à la fois : la révélation qu'il a produite de lui-même en vivant parmi nous et en prenant place dans l'histoire, révélation que l'Église continue de propager par son enseignement, tout en étant une grâce nouvelle, ne fait plus alors que compléter et achever la grâce primitive par laquelle il s'est donné foncièrement à toute l'humanité. Il apparaît que rien de ce qui est vrai et de ce qui est bon ne lui est étranger, parce que rien de ce qui est vrai ne se pense et rien de ce qui est bon ne se fait sans lui. Tous sont appelés réellement à y participer ; tous réellement y participent, soit pour en bien user, soit pour en mal user. Et il est réellement « la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde ».

Mais, dira-t-on peut-être encore malgré tout, la vérité de Jésus-Christ ainsi envisagée, c'est une idée ! Eh ! oui, assurément, c'est une idée, si l'on entend par là qu'elle est autre chose que le matériel qu'on appréhende avec ses mains de chair, avec ses yeux de chair et ses oreilles de chair ; et ceux qui ne peuvent se défaire de l'appétit du sensible n'y trouveront pas leur compte. Mais ce n'est pas une idée, si on entend par là un concept élaboré par abstraction. C'est une réalité, ou plutôt c'est la réalité même, la réalité éter-

nelle qui plane au-dessus des limitations et des fragmentations du temps et de l'espace, la réalité éternelle où nous puisons intérieurement l'être et la vie. C'est par l'âme et par l'esprit que nous la trouvons. Et, si nous avons à la chercher, ce n'est pas que matériellement nous soyons loin d'elle. Quand, rentrés en nous-mêmes, nous nous mettons en quête d'une raison de vivre qui en vaille la peine, c'est d'elle que nous partons et c'est à elle que nous revenons. Et nous n'avons rien de plus à faire en définitive que de la reconnaître librement, en voulant librement qu'elle soit pour nous ce que d'autre part elle est nécessairement. Seulement tout ce qu'il y a en nous d'être, de facultés et de forces y doit être employé. Et notre certitude s'éclaire, s'accroît et s'affermit dans la mesure des efforts et des sacrifices que par notre activité libre, sollicités et soutenus par elle, nous accomplissons pour renaître à la vie supérieure et nous réaliser spirituellement en elle. Elle est le bien commun dans l'amour duquel nous devons nous rencontrer et nous unir. Mais il faut que chacun pour soi la cherche et que chacun pour soi la trouve.

APPENDICE

On me permettra, pour achever de préciser les idées qui précèdent, de citer, au moins en partie et dans ce qu'elles ont d'essentiel, les observations qui m'ont été adressées par M. Paul Allard et d'y ajouter ma réponse.

LETTRE DE M. P. ALLARD (1)

... « Si j'ai bien compris votre pensée, vous me reprochez d'avoir « rapetissé » l'idée du martyre en le réduisant à n'être qu'un témoignagne rendu à un fait extérieur, à « une histoire », selon le mot de Pascal, au lieu d'être un témoignage rendu à un fait intérieur, c'est-à-dire à une foi, à une idée, à une doctrine. J'ai fait des martyrs, dites-vous, de simples témoins de faits divers, tandis qu'en réalité ils doivent être considérés comme « une doctrine vivante qui s'affirme et « qui rayonne ».

« Je vous ferai observer d'abord que, historien et voulant n'être qu'historien, j'ai, dans le chapitre de mon livre intitulé : *Le témoignage des martyrs,* recherché la valeur « historique », non la valeur « apologé- « tique » de ce témoignage... Vous écrivez dans l'article auquel je réponds : « Si nous devons avoir recours « à l'histoire, — et je considère pour mon compte que

(1) Cf. *Annales de philosophie chrétienne,* décembre 1906, p. 291.

« c'est indispensable à tous les points de vue, — ce ne « doit donc pas être avec la prétention de trouver par « elle la vérité (1) ». La vérité totale, non certes; mais, grâce au travail des érudits et aux découvertes qu'ils font chaque jour, une vérité suffisante cependant pour jeter de la lumière sur le passé. Vous citez à propos de la foi, un mot admirable de Ruysbrock que je ne connaissais pas : « Les lointains d'autrefois deviennent des voisinages. » Dans une certaine mesure aussi, l'histoire opère ces rapprochements du présent avec le passé. Elle a donc quelque valeur.

« C'est ce que vous reconnaissez vous-même ailleurs... « Que pour l'historien, dites-vous, le témoi- « gnage des martyrs devienne en effet la preuve, au « sens que ce mot prend en histoire, de la réalité « temporelle des événements qui sont à l'origine du « christianisme, certes, je ne le conteste pas (2). » Remarquez bien que c'est là toute ma thèse, c'est-à-dire la thèse même que vous critiquez. J'ai dit que les martyrs des premières générations chrétiennes étaient des témoins de la réalité des faits d'où le christianisme est sorti, c'est-à-dire de la vie, des miracles, de la mort, de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les uns en ont été les témoins directs ; les autres les ont appris par les récits et la prédication de ceux-ci ; d'autres n'ont été que des auditeurs du second degré, mais trop rapprochés encore de la source pour n'en avoir pas senti la saveur originale et fraîche. J'ai montré par l'exemple de saint Irénée, disciple de saint Polycarpe, qui avait été lui-même disciple de l'apôtre saint Jean, combien est petit le

(1) Cf ci-dessus p. 32.
(2) Cf. ci-dessus p. 25.

nombre des anneaux qui se sont soudés l'un à l'autre du premier au troisième siècle de notre ère. Et j'en conclus que « nous avons le droit de compter, non « seulement les martyrs du premier siècle, — morts « pour le Christ sous Néron et sous Domitien, — mais « encore ceux du second, immolés sous Trajan, sous « Hadrien, sous Antoine, sous Marc-Aurèle, comme « de vrais témoins (1) ».

« En quoi cette conclusion historique rapetisse-t-elle l'idée de martyre ? Pourquoi serait-il défendu à l'historien de chercher dans la mort de ces antiques témoins, si bien informés des faits fondamentaux du christianisme et les attestant par le sacrifice de leur vie, une preuve de la réalité de ces faits ?...

« Cela, dites-vous, constitue de « l'empirisme histo- « rique » et je parle du fait chrétien comme « s'il avait « été naturellement constatable à peu près comme est « constatable la couleur du papier qui est sous mes « yeux » (2). Je vous avoue que je ne comprends pas très bien cette comparaison: je parle du fait chrétien comme d'un fait historique et je suis heureux d'avoir pour l'atteindre, un témoignage aussi beau que celui que donnèrent par leur mort les martyrs contemporains de ses origines. Je suis loin de penser et de dire que le témoignage des martyrs soit la seule preuve de ce fait ; mais je dis que c'en est une preuve légitime, qu'elle a une valeur sérieuse...

« Est-ce à dire cependant que cette preuve soit aussi terre à terre que vous semblez le croire ? « Quand « on prend la peine, dites-vous, d'attester un fait au « point d'y sacrifier sa vie, est-ce que vraiment ce n'est

(1) *Dix leçons sur le Martyre*, p. 318.
(2) Cf. ci-dessus p. 11.

« point parce que, dans le fait, on découvre autre « chose que le fait, autre chose que ce qui se voit et « se touche (1) ? » C'est précisément ce que j'ai voulu exprimer par des paroles que vous citez : « Ces « hommes qui se font égorger attestent non une doc- « trine, mais « une histoire », ou plutôt ils attestent à « la fois une histoire et une doctrine et démontrent par « leur mort volontairement subie, que cette histoire et « cette doctrine sont inséparables l'une de l'autre (2). » Evidemment, les premiers martyrs ne sont pas morts pour attester, au prix de leur sang, qu'il y eut en Judée un homme appelé Jésus que les Juifs mirent en croix ; mais ils sont morts pour attester que cet homme mis en croix ressuscita ensuite, et qu'il était Dieu : c'est ce que j'ai appelé l'identité du fait et de la doctrine...

« Et il est évident, comme j'ai pris soin de le dire, que plus on s'éloigne des origines et plus dans le témoignage des martyrs l'affirmation de la doctrine l'emporte sur l'affirmation du fait. Après le troisième siècle, « leur mémoire ne peut plus remonter directe- « ment, comme celle des fidèles de l'âge précédent, « vers les hommes dont la parole, remplissant la « Mission reçue du divin Maître, a jeté en tous lieux « les fondements de l'Église. Seulement cette Église « est vivante, ils en sont les membres, elle forme pour « eux comme pour leurs adversaires le fait chrétien, « et de la doctrine qu'elle explique, de la vie surna- « turelle qu'elle a infusée dans les âmes, ils peuvent « être aussi d'héroïques témoins. La foi pour laquelle « ils meurent est tout ensemble la foi traditionnelle et

(1) Cf. ci-dessus p. 12.
(2) *Dix leçons sur le Martyre*, p. 320.

« leur foi personnelle, tellement unies l'une à l'autre « qu'elle ne font qu'un (1) ».

« Je crois donc pouvoir dire que tout en mettant en relief, plus nettement peut-être qu'on n'avait fait jusqu'à ce jour, la valeur historique du martyre comme attestation du fait chrétien, comme étant proprement le témoignage que Notre-Seigneur demande à ses apôtres et à ses premiers disciples (2), je n'ai point versé dans ce que vous appelez « l'empirisme historique » et je n'ai méconnu à aucun degré le caractère spiritualiste et surnaturel du sacrifice des martyrs.

« Ce n'est pas en historiens, dites-vous, qu'ils sont « morts, et ce n'est pas en historien qu'on les regardait « mourir (3). » Non, certes, c'est en croyants qu'ils sont morts, et beaucoup de ceux qui les regardaient mourir crurent pour les avoir vus mourir... Comme vous le dites, celui pour lequel sont morts les martyrs ce n'est pas seulement « un Christ ayant existé dont « ils avaient la charge de transmettre le souvenir », mais « c'est un Christ existant » ; c'est à la fois le Christ de l'histoire, le Christ de la tradition, le Christ vivant dans l'âme des chrétiens.

« J'aurais fini, s'il ne restait une dernière critique sur laquelle je vous demande la permission de m'expliquer. Voici comment vous formulez cette critique : « Une des préoccupations de M. Allard, en réduisant « le témoignage des martyrs à n'être que le témoi- « gnage matériel d'un fait, ç'a été de pouvoir dire « qu'il n'y a de vrais martyrs que dans l'orthodoxie « seule, pour cette raison que dans l'orthodoxie seule

(1) *Dix leçons sur le Martyre*, p. 321.
(2) Voir les textes cités dans *Dix leçons sur le Martyre*, p. 4-6.
(3) Cf. ci-dessus, p. 26.

« on est mort pour un fait tandis qu'ailleurs on serait « mort pour une idée. (1) »

« C'est là, dites-vous, « une façon étrange de cir- « conscrire la bonté et la vérité (2) ». Vous me reprochez, en conséquence, de me refuser à voir des martyrs dans les hérétiques condamnés pour hérésie et morts « avec courage et bonne foi ». Pour vous ceux qui sont morts dans ces conditions, pieusement, sans haine, « si hérétiques qu'il aient pu être d'autre part, « n'en sont pas moins des témoins de la vérité dans le « monde » (3). Vous développez ces pensées en de fort belles pages, qui se terminent un peu étrangement par l'accusation soit de *pélagianisme,* soit de *jansénisme,* portée contre ceux qui refuseraient de vous suivre sur ce large terrain (4).

« Il me semble que la question que vous posez là est d'abord une question théologique, sur laquelle je confesse humblement mon incompétence ; mais elle est aussi une question historique et j'y réponds volontiers sans éprouver « l'embarras singulier » que vous me prêtez un peu gratuitement.

« De martyrs proprement dits, c'est-à-dire d'hommes se laissant tuer pour attester la vérité d'un fait religieux ou d'une doctrine, il n'y en eut pas avant le christianisme. L'idée et le mot paraissent pour la première fois dans l'Évangile, où Notre-Seigneur donne, à plusieurs reprises, mandat à ceux qui le suivent d'être ses témoins et leur prédit les épreuves que ce témoignage attirera sur eux, et dans les Actes des

(1) Cf. ci-dessus p. 34.
(2) Cf. ci-dessus p. 36.
(3) Cf. ci-dessus p. 39.
(4) Cf. ci-dessus p. 43.

Apôtres qui montrent ceux-ci se déclarant les témoins du Christ, et souffrant déjà l'outrage et les mauvais traitements en cette qualité. C'est pourquoi le martyre a pu être défini « le témoin par le sang de la réalité « des faits évangéliques ou de la perpétuité des tradi- « tions chrétiennes (1)». Historiquement donc, le martyre appartient au christianisme et à l'Église et appartient à eux seuls.

« D'où il suit que c'est par extension ou par abus, selon les cas, que le nom de martyr est étendu à d'autres. Beaucoup d'hommes ont souffert ou sont morts pour une opinion, pour une idée, pour un drapeau. Leur mort a pu être méritoire devant Dieu et glorieuse devant les hommes. Nous disons dans le langage courant « les martyrs de la science » et « les « martyrs de la patrie ». Mais c'est une manière de parler : ce n'est pas une définition rigoureuse et scientifique. Souffrez donc que je ne donne pas avec vous le titre de martyrs aux hérétiques qui jadis souffrirent comme tels, même quand leur mort a été causée par autre chose que par une obstination coupable et une révolte, et quand elle se présente à nous avec les caractères touchants de la résignation et de la bonne foi. Mais ne me jugez ni « pélagien », ni « janséniste », parce que je ne vois pas en eux ce que, historiquement, ils ne sont pas. »

(1) *Dix leçons sur le Martyre*, p. 7.

RÉPONSE A M. P. ALLARD

M. Allard reconnaît avec moi que ce n'est pas en *historiens* et pour attester « qu'il y eut en Judée un homme appelé Jésus » que les martyrs sont morts, mais qu'ils sont morts en *croyants* pour attester que cet homme « était Dieu ». En un sens, c'est tout ce que je lui demandais. Seulement M. Allard n'a pas vu que par là il contredisait et abandonnait la théorie même que d'autre part il soutenait et qu'il continue de soutenir, à savoir que ce qui constitue le martyre, c'est de mourir pour un fait et non pour une doctrine. Si, en effet, les martyrs sont morts en *croyants*, pour attester que Jésus « était Dieu », c'est comme témoins d'une foi, d'une vérité, d'une doctrine, qu'ils se présentent à nous. Et à les prendre eux-mêmes comme *fait historique*, il faut dire que c'est là leur caractéristique. Mais sous ce rapport ils ne se distinguent plus, comme précisément le voudrait M. Allard, de ceux, quels qu'ils soient, qui sont morts pour « une idée » : car la divinité du Christ n'est pas un fait et ne sera jamais un fait. Et je veux dire par là qu'elle ne se constate pas et qu'elle ne s'est jamais constatée par une expérience sensible, comme a été constatée l'existence de l'homme qui s'appelait Jésus.

Mais c'est ici que s'introduit l'équivoque. M. Allard a beau dire qu'il n'éprouve pas « l'embarras singulier » que je lui prête gratuitement, il est plus embarrassé qu'il ne s'en aperçoit. Il en donne la preuve par

la manière dont, selon les besoins de son argumentation, il sépare le fait et la doctrine, pour ensuite les identifier. Et à cet égard elle est clairement significative la phrase suivante où il arrive à les identifier en les séparant : « Ces témoins, dit-il, qui se font égorger attestent *non une doctrine* mais une histoire, ou plutôt ils attestent à la fois une histoire et *une doctrine* ». Et, accentuant sa pensée, il ajoute qu'ils attestent « l'identité du fait et de la doctrine pour eux inséparables l'un de l'autre » (1). Fort bien ! mais alors il ne faut pas dire que ce qui leur appartient en propre, c'est d'être morts pour un fait et non pour une doctrine.

M. Allard, en s'appuyant sur une note où j'indique comment ce qu'on appelle une preuve en histoire consiste à établir, avec un fait donné, la réalité d'un autre fait, et comment à ce point de vue le fait des martyrs peut être utilisé pour établir ou confirmer le fait de l'existence de Jésus-Christ, déclare que c'est justement là ce qu'il a voulu faire. Il s'étonne que je lui reproche d'admettre ce que j'admets pour mon compte. Et il me demande en quoi c'est rapetisser le témoignage des martyrs que d'y chercher une preuve de la réalité historique des faits chrétiens. Mais il change totalement la question. Je n'ai pas dit que c'était rapetisser le témoignage des martyrs que d'y chercher une preuve de la réalité des faits chrétiens. Et j'ai dit, en effet, au contraire, que le témoignage des martyrs enveloppe au moins une attestation de ces faits qu'il est légitime, le cas échéant, de mettre en valeur. Que

(1) Si la doctrine et le fait sont identiques à ce point, comment M. Allard peut-il distinguer, aussi absolument qu'il les distingue, la théologie et l'histoire ?

M. Allard donc se serve des martyrs pour établir, contre ceux qui la nieraient, la réalité historique de Jésus-Christ, je me garderai bien de soulever une opposition quelconque. Seulement j'ai dit aussi, et je ne puis que le maintenir, que c'est rapetisser le témoignage des martyrs que de le réduire à cela, et je devrais même dire que c'est le dénaturer puisque cela n'y est jamais visé directement. Or, c'est à cela que le réduit la théorie de M. Allard avec l'exclusivisme qu'elle comporte. Et quand ensuite, pour échapper aux inconvénients de ce que j'appelle « l'empirisme historique », il s'avise d'identifier le fait et la doctrine, loin de remédier à ces inconvénients, il les aggrave : car il suppose ainsi que c'est la doctrine elle-même qui est constatable à la manière du fait, empiriquement, ou qu'en tout cas, la réalité du fait constaté entraîne pour l'esprit la foi en la vérité de la doctrine. Et c'est cela ce qui devient pleinement de l'empirisme.

Il est visible que, sans nullement s'en douter, M. Allard est ici plus théologien qu'il ne s'imagine, et volontiers je le lui reprocherais : car il attribue aux martyrs d'avoir fait, plus ou moins explicitement, un raisonnement apologétique que nous connaissons bien, raisonnement qui consiste à prendre la constatation des faits considérés dans ce qu'ils ont de sensible et par où, étant à la portée de tout le monde, ils s'imposent à tout le monde, matériellement, pour en faire un motif de crédibilité qu'on appelle historique ou scientifique. Et, quoi qu'il faille penser de ce raisonnement, ce que je prétends, c'est que le témoignage des martyrs a une signification tout autre et une tout autre portée. Et, pour être philosophe ou théologien, ce n'en est pas moins en historien que je le prétends,

c'est-à-dire en écoutant parler les martyrs et en les regardant mourir dans l'histoire, d'après ce que M. Allard lui-même en rapporte. A les écouter et à les regarder il apparaît clairement en effet que l'objet direct de leur témoignage c'est non pas la *réalité* historique de Jésus-Christ ou des actes accomplis par lui, — puisqu'aussi là-dessus on ne songeait même pas à les interroger, — mais la *qualité* de Jésus-Christ avec la foi qu'ils avaient en lui et, par la foi en lui, la foi en un règne éternel de justice et de bonté qui leur faisait dédaigner les promesses et les menaces de leurs juges. Et si ceux-ci les condamnaient, il est non moins évident que ce n'est point à cause des faits qu'ils auraient attestés, quels que fussent ces faits, mais à cause de la conception de la vie qu'ils laissaient entrevoir et de l'attitude morale et sociale qui en résultait.

Voilà pourquoi, je le répète, ce qui caractérise leur témoignage c'est d'être essentiellement un témoignage spirituel, un témoignage qui dans le temps témoigne de l'éternité. Ce qu'ils affirment, c'est que le Christ est leur vérité, la vérité qui les éclaire, qui les nourrit, qui les sauve et qui doit éclairer, nourrir et sauver tous les hommes. Ils ne viennent pas dire que le Christ a existé, qu'il a vécu en faisant ceci ou cela, ils viennent, ce qui est infiniment plus, vivre la vie même du Christ, en croyant en lui, en mourant comme il est mort et en attestant ainsi, à la face de la terre et du ciel, que cette vie a une valeur infinie.

M. Allard suppose au contraire que ce qui caractérise leur témoignage, c'est d'être d'abord et essentiellement un témoignage matériel, c'est-à-dire portant sur des faits considérés dans leur matérialité spatiale

et temporelle. C'est là-dessus qu'il appuie son argumentation pour soutenir que les orthodoxes seuls méritent le nom de martyrs, parce que seuls ils sont morts pour affirmer des « faits », tandis que les autres ne seraient morts que pour affirmer des « idées ». Et par là il signifie sans doute que les uns sont des *réalistes* qui ne se dupent pas avec des chimères, qui s'en tiennent à ce qu'ils ont vu de leurs yeux et touché de leurs mains, tandis que les autres ne sont que des *idéalistes* qui se perdent dans leurs rêves. Mais où de nouveau se montre bien son embarras, c'est que ceci l'amène à admettre « que plus on s'éloigne des origines, plus l'affirmation de la doctrine l'emporte sur l'affirmation du fait », si bien qu'au terme les orthodoxes en arriveraient à ressembler entièrement aux hérétiques. Et cet embarras augmentera encore s'il veut bien se rendre compte que, dans l'hypothèse où le contenu du témoignage des martyrs serait la réalité historique de Jésus-Christ, les hérétiques, même en mourant pour leur hérésie et surtout quand ils sont morts à cause du Christ, malgré leur hérésie, attesteraient tout autant que les autres cette réalité, puisque, dans leur hérésie, c'est toujours, d'une façon ou d'une autre, du Christ qu'ils se réclamaient. Par conséquent, bien loin de leur contester le titre de martyrs, M. Allard devrait au contraire le leur accorder sans réserve, en vertu même de sa théorie d'après laquelle ce qui constitue le martyre c'est l'attestation d'un fait et non l'affirmation d'une idée. S'il y a des martyrs vrais et des martyrs faux — et je ne le conteste pas — ce n'est donc pas là ce qui les différencie.

Quand il s'agit des hérétiques, la distinction de

M. Allard se montre à la réflexion purement verbale et artificielle : car les hérétiques attestent le fait du Christ tout comme les autres, et les autres affirment une idée tout comme eux. Et quand il s'agit de ceux que la révélation chrétienne n'a pas touchés, si cette même distinction semble tout d'abord être mieux fondée, puisque ceux-ci, en effet, ne connaissant pas le Christ historique n'ont pu témoigner de sa réalité comme d'un fait, c'est à la condition de supposer que ce témoignage matériel est le seul dont le Christ puisse être l'objet. Mais alors il faut dire que ceux qui n'ont pas connu son histoire ou bien ont été radicalement exclus de toute participation à sa vérité salutaire — et c'est ce que j'appelle tomber dans le jansénisme, — ou bien y ont participé sans lui, en dehors et indépendamment de lui — et c'est ce que j'appelle tomber dans le pélagianisme. Et ces deux conséquences sont également désastreuses. Et l'on n'évitera d'aboutir à l'une ou à l'autre qu'en dépassant ce point de vue de la matérialité des faits pour comprendre d'une part que les faits ont un sens et une portée qui les débordent infiniment comme l'éternité déborde le temps, et pour comprendre d'autre part qu'à cause de cela même, dans toute conscience humaine, partout où elle surgit et en quelque état qu'elle soit, au fond des déserts les plus lointains ou des siècles les plus reculés comme au fond des abîmes de misère morale où l'homme peut tomber, dès lors qu'avec l'inquiétude de ce qu'elle devrait être, s'opposant à ce qu'elle est, apparaît, claire ou confuse, ne serait-ce qu'une lueur, l'idée d'un règne de justice et de bonté, c'est la vérité du Christ qui se montre, c'est le Christ qui est déjà là : car il n'y a pas deux vérités, deux moyens de salut. Et si tous

sont appelés, c'est que le Christ est à tous, c'est que le Christ les appelle tous. Et c'est parce que le Christ les appelle tous que ceux, d'où qu'ils partent, qui ensuite le rencontrent dans la plénitude de sa manifestation, je veux dire dans le rayonnement divin de ses abaissements terrestres, ceux-là ne savent que s'écrier : c'est lui que je cherchais. Mais aussi, à tous les degrés, dans cet effort qui soulève vers lui tout ce qu'il y a dans le monde de bonne volonté apparente ou cachée, quiconque, étant mis en demeure par les puissances d'ici-bas de choisir entre le bien et le mal, entre le juste et l'injuste, se décide pour le bien, se décide pour le juste, celui-là est son témoin, celui-là est son martyr. Celui-là proclame qu'il existe un ordre de valeur absolue, un ordre divin auquel tout homme est appelé à participer et qui se trouve être, en définitive, l'ordre même dont Jésus-Christ est pour nous le fondement ; de telle sorte qu'en proclamant la divinité de cet ordre, c'est déjà la divinité de Jésus-Christ qu'il proclame dans la mesure où il sait, dans la mesure où il peut.

Lors donc que M. Allard me dit « qu'historiquement le martyre appartient au Christianisme et à l'Église et n'appartient qu'à eux », j'accepterais volontiers sa formule ; mais assurément ce serait en lui donnant un sens tout autre, un sens spirituel immensément plus large. Le mot *historiquement* dans la circonstance signifie pour lui qu'il ne convient d'appeler martyrs que ceux qui sont morts ou ont souffert pour attester explicitement la réalité historique de Jésus-Christ, le fait de son existence et de ses actes. Il signifierait pour moi que de quiconque dans l'histoire se montre comme ayant accepté de mourir ou

de souffrir, par générosité vraie, pour témoigner de sa foi en un idéal supérieur aux biens de ce monde, on peut dire qu'il est mort ou qu'il a souffert pour le Christ ; c'est de lui et c'est par lui qu'il a témoigné, préludant ainsi au témoignage de l'Incarnation et de la mort sur la croix, et préparant, ébauchant déjà le témoignage authentique et perpétuel que donnera l'Église. *Celui-là est martyr par conséquent, non pas qui meurt pour attester un fait, mais qui meurt pour affirmer l'ordre éternel de justice et de bonté dont il se trouve que le Christ est l'alpha et l'oméga.* Rien de plus positif que son acte, rien de plus plein que son renoncement. Lui aussi, certes, est réaliste ; mais son réalisme est retourné. C'est ailleurs et plus haut que ne peuvent atteindre l'œil ou la main de l'homme qu'il trouve sa réalité.

Nous ne sommes jamais à même, il est vrai, de savoir quels sont ceux qui réellement, dans l'intimité de leur conscience et devant Dieu, ont été ainsi des témoins du Christ et de son éternelle vérité. Aussi bien n'est-ce jamais de savoir cela qu'il s'agit. Il nous suffit de considérer le témoignage dans sa manifestation même. Et à supposer que dans certains cas il ait pu être mimé, comme un rôle que mime un acteur, sa signification d'ensemble n'en demeure pas moins ; et c'est par sa signification qu'il vaut pour nous. Nous pouvons nous tromper en admirant tels ou tels comme martyrs ; mais nous ne nous trompons pas si, par eux, c'est vraiment le martyre que nous admirons en reproduisant en nous la foi et la charité qu'il exige.

Seulement on comprend très bien, dans ces conditions, que l'Église se réserve le droit de désigner ceux qui pourront être considérés officiellement comme

martyrs. Et on comprend très bien en outre qu'elle n'accorde officiellement ce titre qu'à ceux dont le témoignage se rattache à la connaissance explicite du Christ et de son Évangile. Car, en tant qu'Église visible, elle est l'organe de la révélation et tout doit s'ordonner en elle pour l'accomplissement de sa mission. Or, sa mission à cet égard n'est pas de *juger* les hommes : le *Jugement* n'est pas de ce monde et n'appartient qu'à Dieu. Mais sa mission est *d'éclairer* les hommes en leur faisant connaître Jésus-Christ comme le libérateur pour lequel au plus profond d'eux-mêmes ils sont dans l'attente. Et par suite elle ne saurait mieux faire que de proposer spécialement aux générations dont elle a successivement la charge, l'exemple rayonnant de ceux qui ont connu, qui ont vu, qui ont compris Jésus-Christ au point de mourir triomphalement pour lui, assurés de vivre éternellement avec lui. Mais, de même qu'en décernant aux uns l'auréole de la sainteté, elle ne nous interdit nullement de chercher de la sainteté ailleurs et d'en découvrir, s'il y en a, jusqu'aux confins de l'espace et du temps ; de même, en accordant à d'autres la palme du martyre, elle n'entend nullement décréter que ceux-là seuls en ont le mérite.

Elle adopte officiellement les témoignages les plus saillants, soit parce que les circonstances leur ont donné du retentissement, soit parce qu'en eux-mêmes ils sont plus particulièrement expressifs. Mais ce n'est pas à l'exclusion des autres ; c'est au contraire en tant que les autres, de tous les points de l'horizon et depuis l'origine du monde, viennent s'y concentrer, s'y condenser, pour s'y mettre en lumière, pour s'y achever et prendre ainsi tout leur sens et toute leur

valeur (1). Ils ne forment tous ensemble qu'un seul et même témoignage, jaillissant d'un même élan de foi et de générosité, balbutiant ici la vérité plutôt pressentie que connue, mais l'exprimant nettement ailleurs dans la clarté de l'Évangile. L'Église en fait son témoignage ou plutôt elle est ce témoignage qui prend un caractère authentique en se rattachant au témoignage du Christ lui-même pour s'y unifier et s'y expliciter. Tous les martyrs étant ses martyrs, tous ceux qui sont morts pour affirmer l'ordre éternel de justice et de bonté ayant fait son œuvre, elle devient le Martyr du Christ en ce monde, comme le Christ est le Martyr de Dieu : Martyr toujours mourant et toujours vivant, qui par les témoignages du passé et du présent suscite et provoque les témoignages de l'avenir.

Ainsi se poursuit et se complète, comme dit saint Paul, la passion du Christ et la rédemption du monde. Ce n'est jamais fini de témoigner ni de souffrir et de mourir à la peine. Les formes du martyre peuvent varier, les raisons d'être du martyre subsistent toujours, surgissant de tous les côtés à la fois et du dedans même de l'Église quand ce n'est pas du dehors. Mais aussi s'agit-il de tout autre chose que de témoigner la réalité d'un fait, de la matérialité d'une histoire. C'est qu'il s'agit, en effet, par cette histoire

(1) Que le mot martyre, au sens que nous lui donnons, n'apparaisse pour la première fois que dans l'Evangile, comme le dit M. Allard, c'est possible. Mais qu'il en soit de même pour l'idée, c'est contestable : car, pour ne citer qu'un exemple, n'est-ce pas autour de cette idée que tourne toute *l'apologie de Socrate ?* Seulement comme le rôle du martyre, au sens de témoignage spirituel, ne s'est précisé pleinement en effet qu'en fonction du Christ et de sa révélation, il est tout à fait normal qu'on n'ait su le nommer qu'à ce moment-là. Et il faut dire sans doute du martyre à cet égard ce que saint Augustin dit du christianisme même : « *Res ipsa quæ nunc christiana religio nuncupatur, erat apud antiquos, nec defuit ab initio generis humani, quousque ipse Christus veniret in carne, unde vera religio quæ jam erat, cœpit appellari christiana.* » *(Retract.,* lib. primus, cap. XIII, 3.)

même, par la suite des événements et par les institutions qui la prolongent jusqu'à nous, de témoigner de la vérité du Christ à l'encontre des puissances de la terre qui sans cesse la méconnaissent et sans cesse entreprennent de la repousser ou même, ce qui est pire, de l'exploiter. Il y a toujours à dire avec Pierre : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. Et pour le dire comme il faut le dire, non pas seulement en paroles, mais en actes et par toute sa vie, il y a toujours des résistances à vaincre, toujours des risques à courir.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Le témoignage des martyrs :

I. L'objet du témoignage..... 7

II. La valeur du témoignage et son rôle apologétique..... 25

III. Les conditions du martyre..... 34

Appendice :

I. Lettre de M. Paul Allard..... 45

II. Réponse à M. Paul Allard 52

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

164-12. — Imprimerie des Orphelins-Apprentis, F. BLÉIIT.
40, rue La Fontaine, Paris-Auteuil.

Bloud et Cie, Editeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VIe)

Etudes de Philosophie et de Critique Religieuse

SÉRIE IN-16

ALLO (Bernard), professeur à l'Universi é de Fribourg (Suisse). — **Foi et Systèmes.** 1 vol..... 3 fr. 50

Du même auteur. — **L'Evangile en face du Syncrétisme païen.** 1 vol..... 3 francs

BRICOUT (J.). — **La Vérité du Catholicisme.** 1 vol..... 3 fr. 50

BROGLIE (Abbé DE). — **Les Fondements intellectuels de la Foi chrétienne.** 1 vol., 3e édition..... 2 fr. 50

Du même auteur. — **Preuves psychologiques de l'existence de Dieu.** 1 vol., 2e édition..... 3 francs

GAYRAUD (Abbé), député du Finistère. — **La Crise de la foi,** *ses causes et ses Remèdes.* 3e édition. 1 vol..... 2 francs

GODARD (André). — **La Vérité religieuse.** 3e édit. 1 vol. 3 francs

Du même auteur. — **Le Positivisme chrétien,** nouvelle édition. 1 vol..... 3 fr. 50

GUIBERT (J.). — **Le Mouvement chrétien.** 4e édit. 1 vol. 3 francs

LA MENNAIS (F. DE). — **Essai d'un système de philosophie catholique.** Ouvrage inédit recueilli et publié d'après les manuscrits, avec introduction, notes et appendice, par C. MARÉCHAL, agrégé de philosophie. 1 vol..... 3 fr. 50

LAPPARENT (A. DE), de l'Académie des Sciences. — **Science et Apologétique.** — 10e édition. 1 vol..... 3 francs

Du même auteur. — **La Philosophie minérale,** 1 vol. 3 fr. 50

LECLÈRE (A.), professeur à l'Université de Berne (Suisse). — **Pragmatisme, Modernisme, Protestantisme.** 1 vol..... 3 fr. 50

MAUMUS (Vincent). — **La Préparation à la foi.** 2e éd. 1 vol. 3 francs

NOUVELLE (A.). — **L'Authenticité du Quatrième Evangile et la thèse de M. Loisy.** 1 vol., 3e édition, revue et très augmentée. 2 francs

PACHEU (Jules). — **Du Positivisme au Mysticisme.** — *Etude sur l'inquiétude religieuse contemporaine.* 1 vol..... 3 fr. 50

SERTILLANGES (A. D.). — **Art et Apologétique.** 1 vol... 3 fr. 50

THAMIRY (E.), professeur à la Faculté de Théologie de Lille. — **Les deux aspects de l'Immanence et le Problème religieux.** Préface de Mgr BAUNARD, recteur des Facultés catholiques de Lille. — 1 vol..... 4 francs

SÉRIE IN-8

COURBET (Pierre). — **Introduction scientifique à la foi chrétienne.** Nouvelle édition revue et augmentée. 1 vol..... 4 francs

LECLÈRE (Albert), docteur ès lettres, agrégé à la Faculté des lettres de l'Université de Berne. — **Le Mysticisme catholique et l'âme de Dante.** 1 vol. Prix..... 2 fr. 50

MARÉCHAUX (Bernard-Marie). — **Le Merveilleux divin et le Merveilleux démoniaque.** 1 vol. 2e édition. Prix..... 5 francs

NEWMAN. — **Grammaire de l'Assentiment.** Traduction française de M. Gaston PARIS. Ouvrage couronné par l'Académie française 1 vol..... 6 francs

DEMANDER LE CATALOGUE

93113
272.1T
L112
Laberthonnière, L.
Le témoignage des
272.1T
L112
93113

Y0-CAL-955